



L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Cinémarivaux à Mâcon :

Sorry To Bother You

De Boots Riley

Avec Lakeith Stanfield, Tessa Thompson, Jermaine Fowler

Etats- Unis- 30 janvier 2019- 1h51

Jeudi 18 avril 2019 à 18h30

Dimanche 21 avril à 19h00

Lundi 22 avril à 14h0

FOIRE PLEIN LES FOUILLES

C'est l'histoire d'un type fauché, qui cherche si désespérément un travail qu'il intègre un centre de telemarketing avec un sourire insensé. C'est l'histoire d'une révolte, qui pousse les employés de cet endroit à manifester contre la direction de RegalView. C'est enfin celle de WorryFree, une étrange compagnie qui propose un emploi et un logement à vie, quitte à réduire en esclavage les plus démunis. *Sorry to Bother You*, c'est tout ça, et bien plus encore. C'est le premier film comico-déluré de Boots Riley, connu comme rappeur, et qui passe derrière la caméra avec notamment Forest Whitaker comme producteur. Ça ne ressemble à rien de connu, sauf peut-être à un mélange hautement instable et réjouissant entre **Spike Lee**, **Charlie Kaufman** et **Gregg Araki**.

START UP NATION La critique au lance-flamme du système capitaliste est si assumée et étalée à l'écran qu'elle se passe presque de commentaire. Si **Stéphane Brizé** était croisé avec **Terry Gilliam**, ce serait pour s'appeler Boots Riley, tant le cinéaste allie un discours acerbe et extrême sur la société et les puissants, et un goût immodéré pour le grotesque et le délire. Des costumes (les boucles d'oreille de Tessa Thompson, vouées à devenir cultes) aux décors, en passant par la direction d'acteur (Armie Hammer, qui prouve qu'il est un acteur au potentiel comique encore trop inexploité) et quantité de détails (la crise de la photocopieuse en arrière-plan, l'hommage-tacle à Michel Gondry), *Sorry to Bother You* déborde d'une énergie souvent dévastatrice, qui occupe les plans, arrière-plans et personnages. Par sa franchise presque candide, il rappelle *Assassination Nation*, sorti dans une trop grande discrétion fin 2018. Le coup de massue n'est pas là pour faire dans la nuance, mais pour mettre l'adversaire à terre, à tout prix. Et comme Boots Riley a lui aussi l'intelligence de tirer son récit vers la fable sardonique, il élève son film vers un divertissement azimuthé et explosif, qui résonne longtemps dans l'imaginaire. (...) Au bout de l'épopée, le spectateur aura la sensation de ressortir sonné d'un puits vertigineux et insolite, version post-moderne de celui d'Alice avec ses monstres, ses esprits dérangés et ce goût de douce folie qui tord la réalité. Toujours avec humour et clarté, mais jamais sur un ton moralisateur et solennel, le réalisateur mène la farce délurée et délirée avec brio. Et au-delà du discours type bombe atomique artisanale lâchée avec en fond un rire de grand même punk, il y a la démonstration à l'écran d'un cinéaste à suivre. En parfaite maîtrise de sa caméra, capable d'assembler des scènes excellentes et diriger des acteurs pour en tirer des numéros fous, il prouve qu'il est un des talents sur lesquels compter ces prochaines années. **www.ecranlarge.com Geoffrey Créte/24 janvier 2019**

« Sorry to Bother You » : un ovni séditieux et anticapitaliste

Qui eût dit que la pensée marxiste nous reviendrait au cinéma par les Etats-Unis, terre pourtant peu hospitalière à ce brandon révolutionnaire. C'est pourtant bien ce qui se produit avec le premier long-métrage de Boots Riley, qui doit autant, précisons-le d'emblée, à Karl qu'à Groucho. Soit une conception du divertissement à l'intelligence tranchante, au sens aigu de l'absurde, mené sans subtilité superflue, pour ne pas dire sciemment à la truelle, droit au but et dans ses bottes. Son auteur, hip-hoppeur et activiste afro-américain d'Oakland, reste ainsi fidèle tant à l'humour au vitriol qu'à la conscience politique qui marquent son parcours musical, inauguré avec l'excellentissime groupe The Coup dans les années 1990. Au terme d'une longue marche de sept ans pour finaliser son séditieux ovni, le musicien de 47 ans livre donc son premier film sous le signe d'une comédie de science-fiction, dystopie farcesque et radicale qui se paie le luxe de mettre, au pays de l'Oncle Sam, le capitalisme six pieds sous terre. L'acteur Lakeith Stanfield y incarne Cassius Green, jeune galérien afro-américain d'Oakland, qui vit dans le garage de son oncle, et encore à crédit, poursuit une relation entachée d'incertitude avec Detroit, une performeuse politiquement engagée, cherche à se sortir de la mouise par tous les moyens. La providence passe par une société de télémarketing, microcosme esclavagiste dirigé par un fou furieux, où un vieux renard lui conseille de prendre une voix de Blanc pour espérer se sortir un jour de l'aliénation qui affecte les sans-grade de la vente. Le conseil porte ses fruits. Voici Cassius promu dans le carré VIP des super-vendeurs qui officient un étage au-dessus via un ascenseur privé dont le code secret met cinq minutes à être composé.

Hélas, la rapide promotion de notre héros dans le système ne rime pas avec l'émancipation dont il rêvait. Voici en effet Cassius repéré par le bien nommé Steve Lift, le PDG cocaïnomane de la holding qui possède la ville tout entière, qui entreprend de transformer génétiquement ses employés en chevaux pour augmenter leurs capacités de travail.

Tout cela, sur le papier, pourra sembler un peu *old style*. En réalité, le film joue avec un bel aplomb la crudité brechtienne, se révèle d'une acerbe drôlerie, et est doté d'une énergie démentielle. C'est un feu d'artifice pop. Parodie cruelle d'une communication soporifique destinée à transformer l'humanité en organe de consommation acéphale. Aperçu de l'engrenage horrifique du capitalisme financier comme puissance destructrice de la vie physique et spirituelle. Visions cauchemardesques d'un avenir intégralement inféodé à la logique d'entreprise, que l'on pressent peu ou prou advenu. Définition étendue, enfin, de l'esclavage comme donnée constitutive d'un système social fondé sur l'exploitation féroce de l'homme par l'homme.

Ce contre quoi *Sorry to Bother You* se définit, assez miraculeusement il faut en convenir, comme un film joyeusement récalcitrant, y compris à l'écosystème cinématographique qui le promeut. Parce qu'il est libre et frondeur, parce qu'il fait sonner une bande originale incendiaire, parce qu'il a l'habileté dialectique d'accrocher à son émeute esthétique une belle breloque de vedettes hollywoodiennes en devenir (Lakeith Stanfield, Tessa Thompson, Steven Yeun, Armie Hammer...). Ainsi, sur la carte toujours plus étendue du cinéma réalisé par des Afro-Américains, Boots Riley marque-t-il d'emblée un territoire très original, lequel ne s'en mesure pas moins avec quelques illustres devanciers ou contemporains.

Le Monde/Jacques Mandelbaum/30 janvier 2019

Prochaines séances :

Border 18,21, 22 et 23 avril

Les éternels 25,28, 29 et 30 avril

La ballade de Narayama 25, 28 et 29 avril

Court métrage : The Gas Station de Djinda Kane Fiction 7'35

Est-il possible d'avoir de l'essence et un briquet dans ce p... de pays sans montrer ses seins ?!?

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)